

# Romain Rolland

## *Journal de Vézelay 1938-1944*

Edition établie par Jean Lacoste

Editions Bartillat. nov. 2012

*Le 21 novembre 2012, les éditions Bartillat livraient au public le Journal inédit de Romain Rolland. Les dernières années de la vie de l'écrivain, 1938-1944.*

*Jean Lacoste a établi l'édition intégrale de ce Journal de Vézelay. (1183 pages. ISBN 9782-84100-516-1).*

*Avec l'aimable autorisation des Editions Bartillat, voici des extraits de l'Introduction de l'ouvrage : « Romain Rolland en pleine lumière ».*

**L**e Romain Rolland qui avec son épouse Macha quitte Villeneuve, en Suisse au printemps 1938, pour s'installer à Vézelay, n'est pas seulement un écrivain célèbre parmi d'autres. Pour plusieurs générations de lecteurs et de correspondants dans le monde, il a été une référence, un guide, une « conscience », pour le dire dans les termes de l'époque, et ce *Journal de Vézelay 1938-1944* doit être l'occasion de prendre la mesure de ce qu'il a été et de ce qu'il peut encore représenter pour nous, et de remettre Rolland « en pleine lumière »

Âgé alors de 72 ans, Rolland peut sans doute jeter un regard apaisé sur une destinée à bien des égards exceptionnelle, et, comme il aurait dit lui-même, une vie « illustre ». Que de combats souvent amers, que de victoire arrachée de haute lutte, que de ruptures qui furent autant de métamorphoses créatrices. (...)

A Vézelay, cependant, las de la politique et malade, Rolland va peu à peu se retirer de la vie publique, même s'il va continuer à recevoir avec chaleur les personnalités les plus diverses (Maurice Thorez, la reine Elisabeth de Belgique, l'Américain Waldo Frank, des écrivains, de simples militants, des prêtres...). La guerre et l'occupation vont accroître son isolement. Est-ce à dire qu'il va demeurer silencieux ? Depuis ses années d'étudiant, au « cloître de la rue d'Ulm » dans les années 1890, il tient un journal, en même temps qu'il entretient cette vaste correspondance, dont témoignent les 30 volumes des Cahiers Romain Rolland pu-

bliés chez Albin Michel et d'autres éditions importantes, comme celle avec Freud, et il ne déroge pas à cette règle dans ces années noires de l'occupation.

Cette partie du journal, chronologiquement et intellectuellement, est d'une grande cohérence : elle couvre une période particulièrement dramatique de l'histoire de France, celle qui va de la crise tchécoslovaque et de la conférence de Munich à la dernière offensive de la Wehrmacht dans les Ardennes belges, en passant par le pacte germano-soviétique, la déclaration de guerre, l'invasion et la débâcle, l'occupation, l'armistice et la mort de la Troisième République, en attendant le réveil de la Résistance et la libération du territoire, encore inachevée lorsqu'il s'éteint en décembre 1944. Tout cela vu par un grand écrivain, maître, jusqu'à la fin, de sa plume, avec la sérénité de l'âge et l'empathie de l'humaniste, depuis son « ermitage » de Vézelay et lors de séjours relativement fréquents à Paris. Cette partie du journal mérite d'être publiée dans un volume spécifique.

Fallait-il appeler ce journal un « Journal de guerre » ? La confusion risquait de s'instaurer avec le *Journal des années de guerre 1914-1919*, bien connu des historiens et publié par Marie Romain Rolland chez Albin Michel en 1952. En outre, le journal dont il est question ici embrasse – c'est même un de ses intérêts – une partie de l'avant-guerre. Le titre retenu de *Journal de Vézelay 1938-1944* ne doit cependant pas abuser le lecteur ; il ne s'agit nullement d'une chronique locale, d'un autre « mon village à l'heure allemande ». Bien au contraire : on ne manquera pas d'admirer l'ampleur des vues historiques, philosophiques et métaphysiques de Romain Rolland sur les événements dont il tient la chronique. Un tel titre a l'avantage de suggérer une unité de lieu, qui renforce le caractère dramatique et vivant de ce témoignage de première main. Unité de temps, unité d'action, unité de lieu ou presque, comme il convient à une grande tragédie...

**Extraits choisis par Jean Lacoste, pour les Cahiers de Brèves, parmi quelques « moments parisiens » du Journal.**

(Avec l'aimable autorisation des Éditions Bartillat)

**Une lecture peu satisfaisante de Robespierre (26 octobre 1938)**

Court voyage à Paris, du mardi 25 au vendredi 28 octobre 1938, – pour y faire la lecture de mon Robespierre, nouvellement achevé, dans un petit cercle d'amis. – Le trajet est, à l'aller, par la plus charmante des dernières journées d'automne. Soleil doré, ciel pâle et fin : sur toute la route est étendue la toison rouge, or et violacée des peupliers, et des platanes ; les feuilles pleuvent et planent, autour de l'auto. Un bref arrêt, pour provisions, à Auxerre. La collation, dans l'auto arrêtée, après Joigny, au-dessus d'une boucle de l'Yonne. En passant devant la cathédrale de Sens, rapide visite. La royale forêt de Fontainebleau. – Arrivée, à 4 heures, chez nos bons amis, les René Arcos, rue de l'Amiral-Mouchez. La lecture a lieu chez eux, le lendemain soir, mercredi 26 (...) Je lis, de 8 heures à 11 heures, sans une défaillance de la voix et sans arrêt. Tous sont stupéfaits de mon endurance (ils disent : de ma « robustesse ») ; et je le suis, plus qu'eux : car je connais la faiblesse de ma voix, à l'ordinaire, je ne comprends pas la transformation qui s'est opérée : est-ce l'air de Vézelay, qui a revigoré mon gosier ? – Mais à 11 heures, je me trouve seulement à moitié de mon œuvre qui est énorme et qui eût exigé deux soirées : (je l'eusse voulu ; mais, à Paris, il est impossible de les obtenir). Conséquence : mon public était fourbu, et calculait, anxieux, s'il arriverait à temps pour le dernier métro. J'ai dû sabrer, au hasard, et confusément, dans la dernière partie du drame, qui est la plus saisissante ; et l'effet de l'œuvre a été raté. Par surcroît, Paul Abram, bourré d'aspirine, rongé de coliques et de névralgies, se tortillait sur sa chaise et dut partir avant la fin. Et Lugné-Poe cardiaque, et grelottant, tremblait de s'écrouler sous une attaque. –

**Un film sur Rolland ? (27 octobre 1938)**

Le jeudi, j'ai les visites de Masereel et d'Aragon. Masereel m'apporte l'esquisse d'un portrait qu'il fait de moi, et quelques scènes populaires qu'il a brossées (meetings au Vélo d'Hiver, où Thorez parle ; – immense manifestation au Père-Lachaise, pour commémorer la mort de Vaillant-Couturier). Ce sont des documents historiques, d'un haut prix. – Nous causons d'un projet de film qu'il voudrait me consacrer, et que j'écarte. Je lui conseille d'élargir son sujet, et d'entreprendre un film consacré à toute l'époque, à tout notre camp international. J'y pourrai prendre ma place, parmi les autres combattants.

**Une visite à Georges Duhamel (13 mars 1939)**

Je suis très frappé de tous ces indices recueillis depuis que je suis ici, de défaillance d'énergie, d'abdication morale,

de débilité générale. C'est bien plus grave que tous les déboires de la politique : car c'est le cœur qui est atteint. Je le dis à *Georges Duhamel*, que je vais voir, dans sa belle maison de la rue de Liège, où il a réalisé le rêve de sa vie : faire tenir toute sa famille dans le même logis : les grands-parents au second, la famille de son frère au premier ; il s'est réservé le rez-de-chaussée, avec jardin. Mais je n'aime pas le quartier (près de la gare St-Lazare). – Il est toujours entre deux tournées de conférences, – hier en Suisse, – demain à Bordeaux, – en dépit d'une demi-paralysie d'une corde vocale. – Je le trouve très cordial. Et ma visite a certainement servi à dissiper certains malentendus d'idées qui l'avaient un peu éloigné de moi. Nous nous rejoignons aujourd'hui dans notre appréciation des événements et nos réactions contre la coalition russo-germanique. Son aversion contre l'hitlérisme est profonde et irréductible. Il est prêt à tout risquer – même la vie de ses fils qu'il adore – dans ce combat. Il envisage d'ailleurs l'avenir avec un extrême pessimisme car il s'est convaincu, comme moi, de la « débilité » des démocraties, et de l'énorme élan des totalitaires. Il n'est pas loin de redouter, dans deux ou trois ans, l'invasion, l'écrasement, l'asservissement, – et l'exode des hommes libres qui auront échappé. – Un tel découragement n'est pas non plus un bon symptôme. – Mais je suis sûr que Duhamel ne cessera jamais de « tenir » et de lutter. – Il vient de démissionner de la direction intellectuelle de la Radio, où ses efforts étaient vains. Il se consacre à l'œuvre de la défense de la culture dans les armées, – l'envoi des livres, et l'organisation des représentations et conférences. –

**Une répétition difficile à la Comédie-Française (3 juillet 1939)**

Petit voyage à Paris, avec Macha et ma sœur, pour assister aux dernières répétitions et à la première de mon *Jeu de l'Amour et de la Mort*, au Théâtre-Français.

Lundi 3 [juillet]. – Vais à 1 heure au Théâtre-Français, pour la répétition à laquelle je suis convoqué. – Je vois le directeur, Edouard Bourdet, d'abord très froid, s'éclairant un peu, à la fin de l'entretien. Il est grand, assez bel homme, poli, distant et glacé. Mais il ne m'est pas antipathique ; et je pense que je lui fais une impression meilleure qu'il n'attendait. Il est satisfait du travail, mais voudrait, d'accord avec d'Ines, le metteur en scène, que je fasse tomber le rideau sur le mot cornélien de Courvoisier : – « Pour la vaincre ! » (la vie) – ce à quoi je m'oppose fermement. La répétition a lieu en scène. Je trouve d'Ines, amer, hostile, impoli. L'ensemble de l'exécution me paraît bon, mais sur un rythme retardé, avec trop peu d'élan et trop de silences prolongés. Il m'est difficile de faire changer, à l'avant-veille de la première, d'autant plus que je dois ménager l'amour-propre déjà ulcéré du metteur en scène. Mais je proteste avec énergie, quand je vois tomber le rideau sur la réplique de Courvoisier, et je demande qu'on rétablisse la conclusion de ma pièce. D'Ines met un entêtement stupide à ne pas vouloir

comprendre les dernières répliques. — « Enfin, oui ou non, Sophie aime-t-elle son mari, ou son amant ? Est-elle heureuse de mourir, ou non ? Ou oui, ou non ! » « Quand je m'efforce de lui expliquer qu'une femme sincère peut éprouver les deux sentiments à la fois, il dit, buté : — « Je ne comprends pas ! » — Dans sa fureur, il en vient à la plus grossière stupidité. Je l'entends qui dit à l'actrice : — « Votre mari dit : — "Pour la vaincre !" — Mais vous, vous vous fouitez de votre mari, vous ne pensez qu'à votre amant... etc. » — Je trouve, d'ailleurs, la mise en scène assez miteuse, et la figuration au-dessous de tout. Impossible d'obtenir un frémississement de la rue, pendant la perquisition ; et, à la fin, la venue des soldats qui vont arrêter les Courvoisier est si maladroite, et toujours en retard ou en avance, que nous décidons de la couper et de faire tomber le rideau avant leur arrivée.

### À Paris, pendant la « Drôle de guerre » (14-15 mars 1939)

Au sortir de sa maison, un ouragan sauvage s'est abattu sur Paris. On voit les passants soulevés par le vent. Nous avons la chance de nous jeter dans un taxi, qui nous dépose chez Adrienne Monnier, à la librairie des Amis des Livres, rue de l'Odéon. Adrienne Monnier est absente ; mais on nous montre la galerie des photos (projetées) en couleurs des principaux écrivains. C'est une admirable collection de portraits, vivants et fins, qui sera indispensable à toute histoire littéraire de ce temps. Ceux de Gide, Valéry, Supervielle, Jean-Richard Bloch, sont particulièrement excellents. Le mien n'est pas mal, bien que la lumière soit trop pâle.

Le vendredi 15, Julien Cain vient me voir. Il m'accorde toutes garanties, pour recevoir à la Bibliothèque nationale le dépôt de mes papiers ; il est convenu que, dès mon retour à Vézelay, je ferai des ballots des papiers, lettres et documents politiques, d'abord, qui seront portés, à notre premier voyage à Paris. Le reste suivra. Tous mes manuscrits de Montreux seront remis, après la guerre, à la Bibliothèque nationale. Le droit me sera réservé de pouvoir toujours y puiser pour mes travaux, s'il en est besoin. Cain a vu, à ce sujet, le ministre de l'Éducation nationale, Yvon Delbos, qui lui a enjoint de s'entendre avec moi, au plus tôt.

Nous allons visiter un appartement que Macha a su découvrir déjà, et qui nous paraît convenir, au 89, boulevard Montparnasse, à l'angle du boulevard et de la rue Montparnasse, sur la petite place de l'église Notre-Dame-des-Champs. Un entresol de quatre pièces, bien éclairées, avec chauffage central particulier et salle de bains. — Il est curieux que je sois ramené par le hasard, dans mon vieux quartier, en face de l'église où ma mère allait prier.

### De retour dans Paris occupé (4 juin 1941)

Mercredi 4 juin 1941. — L'auto Neterpeller d'Asquins, à remorque gazogène, vient (...) nous prendre, et nous partons de Vézelay, à 9 heures du matin pour Paris, par un doux temps voilé. Cinq heures de route, plus une ½ heure

pour déjeuner, dans l'auto, à la sortie de Sens. Des postes allemands à Vermenton, à Cravant, où des prisonniers français rentrent de corvée dans les baraquements que les Français avaient bâtis pour y recevoir des prisonniers allemands. Peu de traces des dégâts, à part l'énorme brèche dans l'aqueduc de la Vanne, trois arches détruites, et une usine voisine qui a sauté. Les occupants se multiplient, au voisinage de Paris, des autobus sont bondés. Autrement, la route est quasi déserte. — À Paris, le mouvement est redevenu presque normal (comme en été) ; peu de voitures, cependant un peu plus qu'on ne disait. Les énormes autobus à gaz d'éclairage sont recouverts d'une enveloppe blanche en carapace. L'appartement 89 bd Montparnasse, un 1er (entresol), est gentil et propre. Presque aussitôt vient nous saluer Jeanne Mortier. — Assez fatigué. — Le soir, Macha va chez les Deshayes, à l'autre bout de Paris, est prise au retour par un violent orage, pluies diluviennes, éclairs ininterrompus, ne rentre qu'à 11 heures, dans la nuit noire ; et nous n'avons pas encore l'électricité, ni les rideaux pour la voiler. — Elle dit que le métro était bondé d'Allemands, chacun flanqué d'une jolie fille, très élégante. (Il n'en était pas ainsi il y a quelques mois). Les Allemands sont comme chez eux. Si désireux que je sois de la réconciliation, je n'aime point cela, cette présence de la force étrangère ne dispose pas à l'amitié.

### Chez son éditeur (6 juin 1941)

— Allé avec Jeanne qui guide mes pas chancelants, chez Albin Michel, où causerie d'une heure avec Esménard. Au mieux avec la librairie, qui fait d'excellentes affaires. En septembre dernier, leur chiffre était de 300 000. Il est d'un million, aujourd'hui. Aux plus brillantes années de paix, il était de douze cent mille. Nombreuse clientèle, appétit de lire des livres, — peut-être par dégoût des journaux, et empêchement d'agir. La librairie a pu se faire à temps des approvisionnements de papier. Elle est prête à publier de moi tout ce que je voudrai. Même la suite du *Beethoven*, si Arcos hésite. Nous commencerons probablement par *Le Voyage intérieur* dont la Guilde du Livre, à Lausanne, aura en même temps la primeur. Esménard, esprit calme et pratique, n'a la vue obnubilée par aucun préjugé national. Bien que (ou parce que) il a fait partie de l'armée des Flandres qui a dû se replier par l'Angleterre sur la Bretagne, après Dunkerque. Il voudrait qu'on en finît avec ces guerres éternelles de revanche et qu'on établît une Europe de travail commun et d'affaires.

### Autour de l'Odéon (2 octobre 1941)

Jeudi 2 octobre 1941. — Très beau temps frais. Je me donne le plaisir de revoir mon beau vieux jardin du Luxembourg. Il n'a jamais été plus beau et mieux fleuri. L'hémicycle qu'entoure la terrasse des reines est une splendide corbeille de chrysanthèmes. L'occupant est en vérité modeste ; il ne s'est réservé que le coin qui entoure la fontaine Médicis. — Je flâne un peu avec

Macha sous les galeries de l'Odéon. Mes œuvres n'y figurent plus, pour le moment.

Mais on voit partout s'étaler impudemment « l'Aryen » Daniel Halévy, et le fils Péguy qui bat monnaie avec les restes de son père. — Très fatigué par la promenade. Mais je ne la regrette pas. Quelle place a tenue le Luxembourg, dans mes journées (surtout dans mes matinées) de 20 à 40 ans ! Je l'avais oublié. Il ressurgit.

### **Les amis de 1942 (14 juin 1942)**

— Le soir du même jour, viennent souper Mme Castelot et *Châteaubriant*. Celui-ci, selon son habitude, arrive en retard, d'une heure. Lui aussi est extrêmement amaigri. Ses vêtements flottent autour de lui. On n'arrive plus à se nourrir (même des gens qui, comme lui, devraient être favorisés). Il faut des queues de plusieurs heures, pour avoir — pour n'avoir pas une salade ! Ni légumes, ni fruits. On va, dans deux trois mois, à la famine. — Très affectueux, mais entre nous une réserve. Chacun observe l'autre, et tait la plus grande partie de sa pensée. Cependant, Mme Castelot exprime son aversion et sa tristesse, à l'égard des mesures de terreur (exécution de vieillards de 70 ans et d'enfants et des humiliations imposées aux Juifs). — Marie a rencontré, dans la journée, de ces malheureux, marqués de la croix jaune, avec l'inscription « Juifs ». Les uns, accablés, rouges, honteux ; les autres, se redressant avec fierté ; l'une, une vieille dame, au bras d'une amie aryenne, qui levait la tête avec défi... — Nous parlons de Péguy et des mystiques anciens. — On oublie tout, dans ce monde de l'esprit. — Nous nous embrassons fraternellement.

### **Vitalité de Claudel (28 juin 1942)**

Il arrive à 11 heures, et reste jusqu'à 4 heures. Il est en très bonne forme, solide et bien portant. (Il vient à pied de Notre-Dame, où il a entendu la messe.) Il est plein de vie, de sève et de gaieté, en pleine amitié et confiance avec nous. Il est difficile de raconter nos entretiens à bâtons rompus, ce flot abondant de toutes pensées, graves et plaisantes, colloques avec Dieu, sarcasmes à l'adresse de Vichy, et facéties. — Je les laisserai couler, comme d'un goulot obstrué, par saccades désordonnées. Sa bouche, d'ailleurs, s'ouvre, par moments, de bas en haut, comme un goulot, pour dire des choses énormes — Je reconnais ce trait d'adolescent : déjà, au lycée Louis-le-Grand, il ouvrait ainsi la bouche, en la gonflant ; il avait l'air de tirer le bouchon ; et boum ! la mousse de l'esprit jaillissait. Il a pour l'envahisseur une haine implacable, et un mépris sans bornes pour les gens de Vichy. D'abord, il s'était réjoui du coup d'État du Maréchal, parce que ses convictions religieuses et politiques y croyaient trouver leur compte, et parce qu'à l'Académie le Maréchal avait voté pour lui. Il lui écrit un poème. — Puis il eut l'occasion de le voir et de le revoir de près.

### **À Paris pour des consultations (16 juin 1943)**

*Mercredi 16.* L'après-midi passée en course en fiacre, à

travers Paris, pour aller consulter l'oculiste, avenue Kleber, puis l'opticien avenue des Ternes. J'y dois de revoir de près les Invalides d'or et, sur l'Arc impérial, l'exaltant bas-relief de Rude (le vent qui souffle dans la pierre). — À cette course, le cheval ne s'abat pas, mais une roue du fiacre prend feu ! (La mécanique de frein s'est embrayée, et il faut recourir à l'aide d'un garage allemand.) — Mais la journée est bonne pour moi. Car l'excellent oculiste me rassure sur l'état de mes yeux qui m'inquiétaient ; ils ne souffrent que d'un fort astigmatisme, aggravé par l'âge... et par une autre cause, inattendue, que nous révèle l'opticien : sur mes trois paires de lunettes, trois verres avaient été posés à l'envers ! Il n'était pas étonnant que je n'y visse goutte. J'aurais pu aussi bien m'y ruiner la vue. Que d'accidents doivent résulter de ces négligences, que nul ne remarque ! Sympathique figure de ce petit opticien lunettier de l'avenue des Ternes, qui est passionné pour son métier, qui y travaille seul, sans aide, du matin au soir, à son propre atelier, où il fabrique lui-même, au besoin, ses verres. (...) — Journée de giboulées de mars.

— La nuit, entre 1 heure et 2 heures, nouvelle alerte de trois quarts d'heure. La DCA tonne. — Marie vient s'étendre, à côté de moi.

### **Il renoue avec son ami Louis Gillet (27 Juin 1943)**

L'après-midi, nous retournons chez Gillet. Il a les mains moins brûlantes ; on a fait tomber la fièvre ; mais il n'en ressent que davantage la fatigue. Ma vue le ranime. Il manifeste sa joie et son affection, de la façon la plus émouvante. Nous causons de Péguy. C'est, dit-il, la plus belle action de sa vie, qu'il ait relié Péguy et moi, qui l'un sans l'autre n'aurions pu vivre. Son enthousiasme pour la Russie nouvelle. (En littérature, il dit son admiration pour le portrait de Tolstoï par Gorki — et, dans l'œuvre de Péguy, il est tombé en arrêt (comme moi) devant le *Cahier* tragique « À mes amis. À mes abonnés. ») — Se leurre-t-il ? Il espère toujours me revoir, cet automne, à Vézelay. — Sa femme, qui l'aime beaucoup, est incroyablement dénuée des connaissances médicales les plus élémentaires, et même, semble-t-il, de sens pratique, pour y suppléer. Elle ignore les soins à donner aux malades. — Elle nous montre les dessins envoyés d'Allemagne par un des fils, prisonnier, le préféré de Louis : il semble très doué. — Au retour, nous profitons de la voiture, pour passer par les quais. Quelle beauté ! — Ils ont déboulonné le Voltaire du quai Conti. (Et combien d'autres !) Mais Diderot, on ne sait pourquoi, continuer de bavarder avec sa plume, en face de Saint-Germain-des-Prés.

### **Le regard des « grands médecins » (17 octobre 1944)**

Mondor (c'est la première fois que je le vois) court de taille, une face énorme et ronde comme une lune, où, en dépit du sourire courtois et muet, les yeux, intelligents, sont froids ; il me fait penser à un Goethe de l'époque ingrate (après 1800, quand il flottait entre le XVIII<sup>e</sup> siècle et les

temps nouveaux). – Ameuille, vieux et un peu obèse, petit aussi et souriant aussi – mais ce n'est pas le même sourire – très bon, très fin – Ces grands médecins, en quelques regards et quelques palpes, lisent au fond de votre organisme, comme quand les autres docteurs qui vous pratiquent assidument arrivent à peine à l'épeler maladroitement.

#### **L'atmosphère de Paris à la Libération (17 octobre 1944)**

On parle beaucoup, naturellement, de la récente libération de Paris –, ce nouveau miracle de la bergère qui veille sur la Cité. Car c'en est un que la ville entière n'ait pas été détruite, comme l'ordre en avait été donné par Hitler. Le commandant de la place, allemand, n'a pas osé, tout était prêt pour faire sauter les quartiers entiers (et notamment celui du Sénat, sous lequel des kilomètres de souterrains étaient creusés) ; au dernier instant, on a pris peur, ou honte ; on a capitulé. – Mais après ces grandes journées, dont l'exaltation fraternelle rappelait celle des *Misérables* de Victor Hugo (A. George dit finement que le film sur *Les Misérables* a pu servir de modèle inconscient) la joie, la confiance même, sont bien retombées ! Paris est encore plein d'ennemis cachés ou camouflés (même d'Allemands), qui n'ont pas renoncé à l'espoir d'un coup de main. On sait quelles fusillades ont accueilli le cortège de De Gaulle et de la colonne Leclerc, de l'Arc-de-Triomphe à Notre-Dame. Et dans celle-ci, encore, pendant l'Office (George y assistait), les coups de feu partant de toutes parts. Où ont-ils passé, les *arrubiat* ? Où se tiennent-ils en attente ? Il n'y a pas une nuit, me dit-on, où l'on n'entende dans les rues de Paris des coups de feu. La haine crépite, de tous côtés. –

#### **Visite d'un dominicain (4 novembre 1944)**

Dans l'après-midi, visites ininterrompues depuis 4 heures. – D'abord, le jeune père Pichard, qui a fini son stage au Saulchoir, et va entrer au couvent de dominicains de la rue Saint-Honoré (où est le père de Paillerets) ; il va être chargé, sans doute à la Radio, de l'heure religieuse. Il est grand, gras, rose et frais ; comme la plupart des moines que je connais, il ne paraît pas avoir pâti. Il me témoigne, en son nom, comme en celui de beaucoup d'autres jeunes prêtres de sa génération, une respectueuse reconnaissance, dont je suis surpris et touché ; il dit que j'ai fait entrer en lui (et en beaucoup de ses frères) le sentiment vivant de l'universalité (et de l'unité) humaine, – qui est au fond le cœur du catholicisme. Il a beaucoup fait pour répandre mes ouvrages dans son milieu et il a laissé son *Jean-Christophe* dans la bibliothèque du Saulchoir. J'ai eu à me plaindre naguère de son zèle intolérant de convertisseur, trop orgueilleusement sûr qu'il possède l'unique vérité. Maintenant il paraît avoir

gagné beaucoup en largeur d'esprit, il va jusqu'à admettre dans la Cité de Dieu ceux qui, de bonne foi, combattent Dieu ; il trouve à s'appuyer, pour cela, sur saint Thomas. Mais je le trouve un peu complaisamment satisfait par la croyance en le Dieu Providence, qui suppose un optimisme bien chevillé au corps.

#### **Une réception à l'ambassade d'Urss (7 novembre 1944)**

Une foule énorme. Plus de mille invitations ont été lancées ; et je crois bien que pas une n'a été refusée. Une quantité surtout d'officiers de toutes les armées, Russie, Angleterre, Amérique, France, mais presque tous uniformisés par le même costume adopté. Une robe de moine se distingue curieusement au milieu : un supérieur des carmes, qui a pris parti fougueusement dans la mêlée. On traverse plusieurs grandes salles, où les visiteurs sont si serrés que c'est à peine s'ils peuvent bouger. Vidiassov nous frayant le chemin, nous parvenons à un salon réservé, où l'ambassadeur Bogomolov se tient avec les personnages de marque. Il est en grand uniforme, dont les dorures, les chamarrures, contrastent avec les sobres uniformes militaires, couleur verdâtre, et flottant comme des sacs. Bogomolov, qui est petit et rondlet, est sanglé dans le sien. Sa large figure rasée, un peu bouddha, est éclairée par des yeux vifs et une bouche assez fine. Nous échangeons quelques mots aimables et vides. Il me présente l'ambassadeur des États-Unis, qui paraît grave, intelligent, sympathique. Nous sommes entourés par le gentil essaim des jeunes femmes de l'ambassade, qui nous choient. (...) Nos amis Vildrac m'amènent Jean-Louis Barrault, le météore du Théâtre-Français, celui qui a mis en scène *Le Soulier de satin*, et qui incarne le principal personnage : il a la physionomie ardente et rongée du jeune Bonaparte, qu'il représente, de façon saisissante, dans un film, mais une chevelure en désordre et frisottante, des yeux vifs qui courent de tous les côtés. Nous parlons de Claudel, qui lui a conté avec enthousiasme ses voyages à Vézelay. Je lui dis que, si je l'avais connu, quand j'étais jeune, toute mon œuvre dramatique, et peut-être ma vie créatrice eût été changée. Il dit qu'il regrette aussi de ne m'avoir pas alors rencontré.

*Jean Lacoste est philosophe et germaniste. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur Goethe. Il a également traduit Nietzsche et Walter Benjamin. Depuis de nombreuses années, il s'intéresse à l'œuvre de Romain Rolland.*

#### **Rappel :**

*Article de Jean Lacoste dans les Cahiers de Brèves n°29 pp. 24 à 26 : Entretien imaginaire sur un livre à venir.*